

TOUT ÉTAIT VRAI

CINQ EXPERTISES. DEUX MORTS. UNE HISTOIRE FAUSSE.



NONNO

Nonno

ANONYME NONNO

Tout était vrai

© Nonno, ANONYME NONNO, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1898-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE

Ce roman est né d'une question simple : que reste-t-il de la vérité lorsque chaque fait est exact, mais que l'histoire construite avec ces faits est fausse ?

Dans une enquête, nous aimons croire que la preuve indique une direction. Une empreinte désigne un passage. Une photographie fixe un instant. Un enregistrement conserve ce qui a été entendu. Un fragment végétal rattache un corps à un lieu. Une expertise réduit le doute. Pourtant, aucun de ces éléments ne parle seul. Chacun répond à une question précise, dans les limites de sa méthode, de son support et de son état de conservation. Le récit commence au moment où quelqu'un décide de les rapprocher.

C'est dans cet intervalle que j'ai voulu installer TOUT ÉTAIT VRAI. Le livre ne repose pas sur une science miraculeuse ni sur un expert capable de voir ce que tous les autres auraient manqué. Il s'intéresse au contraire à la modestie des disciplines. Une analyse sérieuse ne promet pas l'infailibilité. Elle distingue ce qui est démontré, ce qui demeure compatible avec les faits et ce qu'il serait imprudent d'affirmer. Cette retenue peut sembler moins spectaculaire qu'une certitude lancée au milieu d'une salle d'interrogatoire. Elle est pourtant bien plus féconde pour un romancier.

Je tenais aussi à ce que l'enquête permette d'apprendre. Non pas en interrompant l'histoire pour donner une leçon, mais en montrant comment des savoirs très différents deviennent utiles lorsqu'une question concrète leur est posée. La provenance d'une œuvre, l'analyse d'une bande sonore, la botanique médico-légale, la reconstitution du ciel et l'étude de la mémoire ne cherchent pas la même chose. Elles n'emploient ni les mêmes indices ni la même échelle de temps. Leur rencontre oblige les enquêteurs à traduire, comparer et parfois renoncer à une conclusion trop séduisante.

Cette place accordée aux limites a déterminé la forme du roman. L'enjeu ne consiste pas seulement à découvrir qui ment. Il faut comprendre comment une personne peut dire vrai, taire une partie essentielle et conduire malgré tout les autres vers une erreur. Le mensonge le plus solide n'invente pas toujours des faits. Il peut se contenter de choisir leur ordre, leur proximité et le sens qu'on leur prête.

J'ai enfin voulu que le lecteur reste libre. Les connaissances techniques sont là

pour ouvrir des possibilités, pas pour confisquer l'enquête. Elles donnent des prises, déplacent un soupçon, ferment une hypothèse ou révèlent qu'une certitude reposait sur une mauvaise question. Entre ces points, chacun peut construire sa propre version et mesurer ce qui lui manque encore.

Ce livre est donc une invitation à regarder deux fois. D'abord les éléments visibles. Ensuite les liens tracés entre eux. C'est souvent dans ce second regard que commence la véritable enquête.

LES CINQ OBJETS

Le mort avait la main ouverte.

Jeanne Ferrand le remarqua avant le sang, avant le chariot métallique couché près de la table de travail, avant les objets disposés autour du corps. La paume tournée vers le plafond et les doigts à demi repliés donnaient à Adrien Morel une vulnérabilité qui jurait avec l'ordre méticuleux de l'atelier. À cinquante-sept ans, il semblait avoir cessé de tenir ce qu'il avait passé sa vie à protéger.

Elle s'arrêta sur le seuil de l'atelier et retint Nicolas Delmas d'un geste.

— Plus personne n'entre. On garde ce passage pour les constatations.

Le premier équipage avait éloigné la collaboratrice qui avait découvert le corps. Elle attendait dehors. Les secours étaient repartis ; deux techniciens se tenaient près de la porte avec leur matériel. Jeanne enfila une combinaison, des gants et des surchaussures. Nicolas s'équipa à côté d'elle, sans quitter la pièce des yeux.

Un policier lui indiqua le chemin suivi depuis l'arrivée de la patrouille. La collaboratrice avait touché l'épaule d'Adrien. Les secouristes s'étaient agenouillés près de lui. Jeanne fit noter leurs déplacements et les gestes accomplis. Elle demanda un registre des entrées et des contaminations possibles, avec les semelles, les gants et le matériel introduit. Les techniciens photographieraient le corps et les objets en place avant de les numérotter et de les déplacer.

— L'alarme a été coupée hier soir, dit l'un d'eux. Personne ne l'a réarmée.

— Je fais conserver les journaux, les accès et les caméras du quartier, dit Nicolas en sortant son téléphone.

— Sans chercher encore un visiteur précis.

— Je cherche des passages. Les noms viendront après.

Elle le laissa transmettre la demande. Dehors, Marseille chauffait déjà sous le soleil de septembre. L'atelier occupait le rez-de-chaussée d'un ancien bâtiment industriel de la Belle-de-Mai ; il y régnait pourtant une fraîcheur épaisse. Des stores filtraient la lumière des fenêtres hautes ; une odeur de cire, de bois et de solvant emplissait l'atelier. Près de l'entrée, un hygromètre affichait 51 %. Une

fiche rappelait qu'un écart de température ou d'humidité pouvait déformer un support, craqueler une couche picturale ou réveiller une moisissure. Dans ce lieu, tout ce qui paraissait immobile continuait de réagir.

Adrien gisait entre une table de travail et une armoire basse. Le sang s'était accumulé sous sa nuque. Le chariot couché près de lui portait des cadres vides et une barre d'acier qu'il avait pu heurter en tombant. Jeanne observa l'étroit passage entre les meubles. Un talon arrêté par un pied de meuble aurait pu provoquer la chute. Il faudrait aussi examiner ce qu'aurait changé la présence d'une autre personne.

Sur l'établi, des cotons-tiges usagés reposaient dans une coupelle, chacun accompagné d'un numéro. Une loupe binoculaire était restée braquée sur le bord d'une toile. Plus loin, le vernis d'un panneau religieux avait été allégé sur quelques centimètres carrés. Jeanne se pencha vers les photographies placées à côté de la fiche d'intervention. Elles montraient le même détail : presque noir sur l'une, parcouru de craquelures et de reprises claires sur les autres.

— Les éclairages changent ce qu'on peut distinguer, expliqua la technicienne en la rejoignant. Ultraviolet, lumière rasante, infrarouge. Un vernis, des retouches, parfois un dessin préparatoire.

— Pour savoir ce qu'il pouvait enlever ?

— Pour commencer à le déterminer. Après, il faut tester. Un solvant peut dissoudre le vernis et attaquer la peinture dessous.

Jeanne se redressa avec précaution et revint vers Adrien. Il fallait maintenant examiner ce que quelqu'un avait placé près de lui.

Une photographie ancienne avait été posée au-dessus de sa tête. Elle représentait une réception dans une grande demeure : des verres, des invités, plusieurs visages tournés vers un événement hors cadre. Un petit miroir convexe mordait sur l'image. À côté, une reproduction montrait un homme vêtu de noir et une femme en robe verte dans une chambre. Un autre miroir apparaissait au fond du tableau.

Près des chaussures, deux enveloppes transparentes contenaient des fragments végétaux. Jeanne distinguait une feuille sèche ; l'autre fragment pouvait être une graine ou de l'écorce. Des numéros avaient été inscrits à la main sur les sachets.

Elle entendit quelques notes et chercha leur origine. Un écouteur relié à un lecteur numérique diffusait un extrait à peine audible sous la ventilation. La

musique s'interrompit, reprit au début. Un planisphère céleste avait glissé contre le poignet d'Adrien. Il avait probablement été placé dans sa main ouverte, sans que sa position actuelle permette de l'affirmer. Trois photocopies de procès-verbaux couvraient sa poitrine, marquées de cercles au stylo bleu.

Nicolas avait achevé son appel. Il s'arrêta près d'elle.

— Cinq ensembles.

— Si les deux enveloppes vont ensemble.

Il les examina un instant avant d'ouvrir son carnet. Le miroir chevauchait la photographie, un sachet était de biais et le planisphère touchait presque la manche. Rien n'avait la symétrie d'une installation préparée à loisir. Quelqu'un s'était pourtant donné la peine de répartir tout cela autour d'un homme à terre.

Jeanne demanda à la technicienne de mesurer les positions, de photographier les faces et les revers, de relever les surfaces de contact. Les poussières, les fibres et les empreintes seraient recherchées ; il faudrait aussi examiner ce que les objets recouvraient.

— Vous voulez savoir s'ils ont été posés avant sa chute ?

— Avant ou après. Si quelque chose permet de le déterminer.

— On devait forcément tomber dessus, dit Nicolas en désignant l'écouteur.

— Oui.

— Adrien a pu les sortir lui-même.

— Ou quelqu'un les a apportés jusqu'à lui.

Il inscrivit les emplacements et l'état des supports. Jeanne le vit laisser un espace après chaque ligne.

Sur une autre table, deux tasses attendaient : du café séché au fond de la première, une infusion avec son sachet dans la seconde. Une bouteille d'eau ouverte se trouvait près de l'ordinateur. Le téléphone d'Adrien était à quatre mètres du corps, derrière la table de travail. Une chaise avait pivoté.

Jeanne fit prélever les anses, les bords des tasses, le sachet et la bouteille. Nicolas photographia le téléphone avant d'en faire protéger les données.

— D'ici, il ne pouvait pas le prendre sans contourner la table.

— À condition que rien n'ait bougé, répondit Jeanne.

— Je note la géométrie, pas l'intention.

Le docteur Vignal entra avec sa mallette. Il salua les deux enquêteurs et s'accroupit près d'Adrien. Jeanne attendit qu'il ait examiné les mains, les avant-bras et la position de la tête.

— Traumatisme crânien évident. Pour le reste, il me faut l'autopsie.

— Une chute accidentelle reste compatible ?

— Elle reste compatible avec la position du corps et celle du chariot.

— Et un contact avec une autre personne ?

— Rien ne permet de l'exclure à ce stade.

— Tu viens de me donner deux réponses qui ne réduisent rien.

— C'est le maximum que je puisse faire sans inventer.

Il revint à la nuque et ses gestes ralentirent. Jeanne s'approcha de la limite balisée.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il n'est peut-être pas mort tout de suite.

Nicolas cessa d'écrire. Vignal poursuivit son examen avant d'ajouter :

— Quelques minutes, davantage peut-être. Il faudra voir les lésions, l'œdème, les réactions physiologiques. Je ne peux pas te donner une durée maintenant.

— Il aurait pu appeler ? demanda Jeanne en cherchant le téléphone derrière la table.

— Il a pu être inconscient dès le choc, incapable de bouger, ou reprendre connaissance. Nous n'en sommes pas là.

— Quelqu'un d'autre aurait pu le faire.

— S'il y avait quelqu'un, répondit Vignal en relevant la tête. Et si cette personne le savait vivant.

Jeanne resta près du corps pendant que la technicienne photographiait les pages étalées sur la poitrine. Elle pouvait maintenant lire les phrases entourées. La première datait du 18 septembre 2011 : « Je l'ai peut-être vue quitter l'orangerie, mais je ne pourrais pas dire si elle était accompagnée. »

Quelques jours plus tard : « Il me semble qu'elle est partie seule vers les jardins. » La troisième déclaration ne gardait plus cette hésitation : « Je me

souviens qu'elle était seule lorsqu'elle a pris le chemin du jardin. »

Marianne Vézian avait signé les trois auditions. Jeanne dicta à Nicolas le nom et les dates. Quelqu'un avait choisi ces pages dans un dossier vieux de quinze ans et entouré les passages où cette femme devenait plus affirmative.

— Le 17 septembre. Et 2011, dit Nicolas en désignant le planisphère.

— Faites photographier le réglage avant d'y toucher. Les graduations permettront peut-être de savoir quelle heure était recherchée.

— Ou quelle heure on veut nous faire chercher.

Elle revint à la photographie de la réception. Plusieurs invités s'intéressaient à quelque chose qu'on ne voyait pas. Le miroir posé dessus suggérait une consigne rudimentaire. Ne pas se contenter du centre. Jeanne aurait voulu rapprocher l'image de son visage ; elle attendit que la technicienne ait terminé.

— Identifiez le tableau reproduit. Le lecteur sera copié sans modifier le fichier source ni perdre son horloge. Les végétaux, séparés de leurs enveloppes pour l'examen. Et je veux le dossier entier derrière ces trois pages.

— Je commence par quoi ? demanda Nicolas.

— La personne dont elles parlent.

Camille Roussel était assise sur une caisse devant le bâtiment, les avant-bras appuyés sur les cuisses. Elle avait environ trente-cinq ans, les cheveux relevés à la hâte. Elle tenait un gobelet d'eau presque plein. Jeanne se présenta et lui demanda de reprendre depuis son arrivée.

— Je viens vers neuf heures. L'alarme était coupée, alors j'ai pensé qu'Adrien travaillait déjà. Ça fait six ans que je travaille avec lui. Je suis entrée sans m'inquiéter.

— Vous l'avez appelé ?

— Deux fois, depuis l'entrée. J'ai avancé jusqu'à l'atelier. Je l'ai touché à l'épaule. J'ai dit son prénom. Je voyais bien, mais... je l'ai dit quand même.

Jeanne lui laissa un moment. Camille porta le gobelet à ses lèvres sans boire.

— Qu'avez-vous remarqué autour de lui ?

— Autour ?

— Des objets. Des papiers, un miroir.